

Joseph Bédier vu par Paul Meyer

Alain Corbellari (Lausanne et Neuchâtel)

RÉSUMÉ : Les relations entre Joseph Bédier et Paul Meyer, on le sait, n'étaient pas excellentes et contrastaient avec l'amitié attentive qui s'était développée entre Bédier et Gaston Paris. À la lumière de la correspondance échangée par Gaston Paris et Paul Meyer (dont la publication est imminente), on revient ici sur les relations difficiles de Bédier et de l'autre fondateur de la *Romania*, en s'efforçant de dépassionner un peu le débat : c'est moins une inimitié personnelle que Meyer avait contre Bédier qu'une antipathie de principe contre les chercheurs qui ne pratiquaient pas la philologie selon ses vues.

MOTS CLÉS : philologie romane; études médiévales; Bédier, Joseph; Meyer, Paul; correspondance; édition de texte

SCHLAGWÖRTER : Romanische Philologie; Mediävistik; Bédier, Joseph; Meyer, Paul; Briefwechsel; Textedition

Dans son hommage à Bédier, Ferdinand Lot écrivait :

En apparence, il y a un demi-siècle, Bédier est un jeune homme parfaitement respectueux des gloires consacrées – il le restera toujours –, respectueux des maîtres, – il le sera toujours. Il s'exprime assez mal. Il semble un peu gauche. On le croit timide et sans originalité. C'est ainsi qu'un Paul Meyer se l'est représenté, presque jusqu'à la fin de sa vie. L'erreur est formidable!

Acceptant ce jugement sans sourciller dans ma thèse, j'en concluais que

Paul Meyer reprocha toujours à Bédier de se commettre dans des revues aussi peu scientifiques que la *Revue des Deux Mondes*; liant cette propension à certains conformismes sociaux avoués de Bédier, Paul Meyer y trouvera prétexte à juger l'auteur des fabliaux « timide et sans originalité »².

J'ai même osé le mot de « jalousie », et Charles Ridoux m'a emboîté le pas en jugeant qu'« il semble bien que Paul Meyer a pu ressentir une certaine jalousie lorsque, vers le tournant du siècle, commença à briller la jeune gloire de Bédier³ ».

¹ Ferdinand Lot, *Joseph Bédier* (Paris : Droz, 1939), 17.

² Alain Corbellari, *Joseph Bédier écrivain et philologue* (Genève : Droz, 1997), 35.

³ Charles Ridoux, *Évolution des études médiévales en France de 1860 à 1914* (Paris : Champion, 2001), 969.

Or, au vu de la passionnante *Correspondance* de Gaston Paris et de Paul Meyer, dont l'édition, préparée par le même Charles Ridoux, devrait bientôt paraître (ce qui me donne ici l'occasion d'en offrir amicalement quelques extraits à Frank-Rutger Hausmann⁴), il me semble que le jugement de Ferdinand Lot, et moins encore l'accusation de jalousie, ne rendent pas compte de manière adéquate de l'attitude de Paul Meyer.

Non que ce dernier ait été incapable de jalousie. Au contraire : la *Correspondance* montre bien que Paul Meyer était extrêmement susceptible et n'accordait pas facilement son satisfecit à des savants qui lui paraissaient marcher sur ses plates-bandes. Dans une lettre du dimanche 21 juillet 1901, il insiste par exemple avec une certaine hargne sur son rôle de pionnier dans l'étude de l'anglo-normand :

Tous ces farceurs, tels que Vising, qui prétendent donner leur avis sur la littérature anglo-normande, n'en savent absolument rien, sinon ce que je leur ai appris.

De fait, la *Correspondance* n'est pas avare en jugements à l'emporte-pièce, volontiers méchants, avec parfois une gratuité qui frise le sadisme⁵, sur les collègues et les proches du philologue. Des philologues aujourd'hui encore de grande réputation ne sont pas mieux traités que les autres : se désolant de l'homonymie qui le lie à Meyer-Lübke, Paul Meyer l'appelle « cet animal de Meyer qui déshonore ce nom » et « envisage de faire des démarches à la chancellerie pour changer de nom⁶ » !

Charles Ridoux, qui a montré dans sa thèse une visible affection pour ce savant méticuleux, austère et mal aimé (et pour cause!), a décelé chez lui un tempérament « saturnien⁷ » que la *Correspondance* documente abondamment : la neurasthénie de Paul Meyer s'y lit presque à chaque lettre. Se plaignant, avant son second mariage, de ne pas voir « 30 jours consécutifs dans

⁴ Chaque fois que je parlerai de la *Correspondance* sans autre précision, c'est à cet échange que je ferai référence, sans préciser les destinataires, puisqu'une lettre de Paul Meyer y est toujours adressée à Gaston Paris et vice-versa. Cette édition sera le troisième volume de la collection « L'Europe des philologues » aux Edizioni del Galluzzo (Florence). Je donnerai les dates exactes, dans la mesure où il est possible de les préciser, mais pas les numéros d'ordre dans l'édition, non encore définitivement arrêtés au moment de l'écriture de cet article.

⁵ Ne le voit-on, par exemple, ponctuer son récit de l'accident de vélo du fils de son collègue Émile Picot, James, d'un « c'est bien fait », qui ne peut être (éventuellement!) excusé que par l'exaspération que pouvait causer, à la fin du XIX^e siècle, la multiplication des bicyclettes sur les routes de France (lettre du 2 octobre 1896) ?

⁶ Paul Meyer, Lettre du 7 août 1889.

⁷ Ridoux, *Évolution des études médiévales*, 965.

[son] existence [qu'il] voudrait revivre⁸ », il confie même à son vieux complice (qu'il n'épargne lui-même d'ailleurs pas toujours !) qu'il « ne trouve pas bien amusant de travailler, mais [que] tout autre chose [l]'ennuie bien davantage⁹ ».

Précisons pour les férus de révélations biographiques que la *Correspondance* n'apporte pas la clé de ce tempérament spleenétique (de fait, nous manquons par trop de renseignements sur l'enfance et la jeunesse de Paul Meyer); mais au fond qu'importe : il suffit de se souvenir du rôle essentiel que joua Paul Meyer dans la révision du procès de Dreyfus pour que lui soit pardonnée une brusquerie de caractère que les témoins ont été unanimes à souligner.

Il résulte donc de la lecture de la *Correspondance* que, loin d'être un cas isolé, l'antipathie de Paul Meyer envers Bédier n'a sans doute rien de directement personnel, mais s'apparente plutôt à ce qu'il faut bien appeler la règle de son comportement envers les jeunes chercheurs, et même envers la majorité des médiévistes de son temps. La « jeune gloire de Bédier » a dû être le cadet des soucis de cet homme qui s'enfonça de plus en plus, à la fin de sa vie, dans la neurasthénie et même dans une sénilité relativement précoce. Assurément, Paul Meyer se désolait de voir les postes importants de sa discipline échoir à des personnes qu'il jugeait médiocres, et les nombreuses allusions à des commissions de nomination qui émaillent la *Correspondance* montrent que Paul Meyer n'hésitait pas à donner son avis haut et fort. Il n'en reste pas moins que l'on a souvent l'impression qu'il choisit ses candidats parce qu'ils sont les moins mauvais, plutôt que parce qu'il les estimerait irréprochables. Ainsi, dans le cas, justement, de Bédier, l'opinion qu'il manifeste dans une lettre à Tobler, de 1903, au moment de la succession de Gaston Paris :

Ce n'est pas lui que j'avais proposé – je préférerais – et de beaucoup, Jeanroy – mais on ne m'a pas écouté. Bédier est un bon diable; il m'intéresse, mais vraiment il est trop peu philologue¹⁰ [...]

doit être balancée par la remarque portée en marge de la lettre du 19 août 1894 : « Vous n'auriez pas dû admettre l'article de Jeanroy sur *felibre*. Il est absurde ! »

⁸ Meyer, Lettre du 8 avril 1890.

⁹ Meyer, Lettre du 19 août 1893. On renverra aussi à la déchirante lettre écrite par Paul Meyer à Mistral le 11 mars 1881, au moment du décès de sa première épouse, citée par Ridoux, *Évolution des études médiévales*, 970-1.

¹⁰ Lettre citée dans Corbellari, *Joseph Bédier*, 35.

Pas de trace de jalousie dans tous ces cas; dans la remarque de 1903 sur Bédier, on sent même le vieux maître attendri, sans doute par le souvenir de l'estime dans laquelle Gaston Paris tenait Bédier; mais le « vraiment » lassé montre que ce manque de compétence (ou simplement de goût?) philologique qu'il diagnostiquait était décidément rédhibitoire aux yeux de Paul Meyer.

D'ailleurs sur quoi sa jalousie aurait-elle pu s'exercer? S'il a constamment (et si l'on ose dire, presque obsessionnellement) retravaillé les sujets traités avec prédilection par Gaston Paris, Bédier ne s'est guère aventuré sur les terres de Paul Meyer; il n'a abordé ni la littérature occitane, ni la littérature religieuse, ni les textes historiques et romanesques dont s'est occupé Paul Meyer, et celui-ci de son côté ne s'est intéressé ni aux fabliaux, ni à la matière tristanienne, ni aux chansons de geste qui ont retenu l'attention de Bédier, à l'exception de *Girart de Roussillon*, dont l'étude, dans *Les Légendes épiques*, a précisément donné lieu à une vive controverse menée par Auguste Longnon qui fut en l'occurrence le porte-parole de Paul Meyer¹¹. Mal lui en prit d'ailleurs, car Bédier, qui aurait peut-être été davantage intimidé si le vieux maître avait pris personnellement la plume, poursuivit Longnon de ses railleries (avec l'aide de Jean Acher¹²), n'hésitant pas, par exemple, à déclarer dans une lettre du 8 septembre 1908 à la marquise Arconati-Visconti que l'Allemagne, qui tentait alors de se créer un protectorat sur le Maroc, « serait battue comme un simple Longnon¹³ ».

Certes, Bédier savait à quoi s'en tenir sur l'opinion de Paul Meyer à son sujet, mais lorsqu'il écrit, en été 1909, à Mario Roques à la veille de s'embarquer pour l'Amérique :

P. M. a une façon si parfaitement exacte de prendre la mesure de son mort que j'ai écrit au début de mon testament : « Ni fleurs, ni couronnes, ni notice de P. M. dans la *Romania* »¹⁴.

Il ne crédite pas Meyer d'avoir une dent personnelle contre lui : il sait, au contraire, qu'il appartient à la très vaste catégorie des médiévistes que mé-

prise le co-fondateur de la *Romania*, et dont les innombrables nécrologies vachardes parues sous sa signature fournissent autant d'exemples¹⁵.

Aucun jugement de Paul Meyer sur Bédier n'est cependant aussi clair que celui que l'on lit dans une lettre de 1902 :

Vous nous avez fait un éloge chaleureux du Thomas de Bédier, mais, très certainement, vous n'aviez pas même jeté les yeux sur son texte. Je l'ai examiné, ou pour mieux dire j'en ai examiné quelques centaines de vers, qui m'ont fourni la matière de plusieurs pages de notes pour ledit Bédier, et j'arrive à cette conclusion que cet excellent homme sait mal l'ancien français et n'a qu'une idée très vague de la façon d'établir un texte. Il fait des corrections insensées, et d'une hardiesse incroyable. Il lui arrive de supprimer un vers et d'en mettre un autre de sa façon, à sa place. Tout de suite. On voit que ce n'est pas du style.

On pourrait encore longuement poursuivre la citation; je laisserai les lecteurs découvrir la liste complète des griefs de Paul Meyer à la parution de la *Correspondance*. Exemple typique des outrances langagières de Meyer, mais féroce argumenté, ce jugement laisse aujourd'hui évidemment un peu rêveur; on peut au demeurant être sûr qu'il ravira tous ceux qui n'ont jamais accepté le bédierisme éditorial, avec cette impression paradoxale supplémentaire que ce que stigmatise Paul Meyer ressemble furieusement aux excès d'un lachmannisme débridé!

Presque plus drôle encore est le semblant de défense de son disciple proposé par Gaston Paris qui ne trouve assez piteusement à répondre à son ami que ces lignes embarrassées :

Il est vrai que je n'avais pas regardé le texte de Bédier, pensant, d'après ce qu'il m'en avait dit, qu'il suffirait de le revoir sur les placards. Je m'étonne qu'il vous ait si peu satisfait, car ses publications antérieures sont faites avec un très grand soin. Quant à la disposition typographique, vous savez que je suis d'avis qu'il faut laisser à chaque éditeur une certaine liberté, et en général les idées de Bédier sont amusantes.

Et Gaston Paris de conclure avec optimisme : « Je suis sûr que vous arrangerez tout très facilement en une demi-heure de conversation avec lui »!

¹⁵ À la date où il écrit, Bédier songe sans doute à la nécrologie de Camille Chabaneau par Paul Meyer (*Romania* 37, 1908, 624-5), dont l'ambiguïté n'a rien à envier à celles de Delbouille (*Romania* 35, 1906, 149) ou de Jakob Ulrich (*id.*, 624-5). Notons toutefois que Paul Meyer, qui s'était arrogé la quasi-exclusivité des nécrologies dans la *Romania* était parfois capable de louanges quasiment sans réserve : voir ses nécrologies de Mussafia (*Romania*, 34 (1905) : 486-9), d'Ascoli (*Romania* 36 (1907) : 326-8), émaillée d'émouvants souvenirs personnels, et de Van Hamel (*id.*, 329-30).

¹¹ Voir Corbellari, *Joseph Bédier*, 348-51.

¹² Voir Jean Acher, « Notes sur Raoul de Cambrai », *Revue des langues romanes* LIII (1910) : 101-60.

¹³ Paris, Bibliothèque Victor Cousin, Ms. 263, f° 61-63.

¹⁴ Paris, Bibliothèque de l'Institut, Ms. 6142.

L'opposition est ici quasiment caricaturale entre les deux types extrêmes, et toujours très actuels, de l'universitaire : l'ouvrier consciencieux et l'homme à idées. Constatons que si Paul Meyer se range résolument dans la première catégorie, Gaston Paris hésite, pour sa part, à revendiquer complètement le pôle opposé, où Bédier se retrouve bien seul.

Une autre lettre très révélatrice de la *Correspondance* vient préciser ce que Paul Meyer entend par « quelqu'un qui ne sait pas ce qu'est une édition critique » ; une expression semblable se retrouve en effet dans une lettre de 1895 à propos du romaniste Fredrick Wulff :

Il n'a pas idée de ce que doit être une édition critique, et il ne l'aura jamais. Ce qu'il devrait comprendre c'est qu'ayant démontré que tel et tel manuscrit n'ont aucune originalité, sont de mauvaises copies d'un texte dont on a de meilleurs types ; n'ont par conséquent en propre que des leçons mauvaises, les variantes en nombre considérable que fournissent ces manuscrits sont à rejeter en bloc ; il n'y a pas à les mentionner ; il n'y a qu'à en donner quelques échantillons dans la notice des manuscrits. Je désespère de lui faire entrer dans la tête que la profusion des variantes inutiles empêche de voir celles qui sont bonnes ; que toutes les fois qu'on a d'aussi grandes masses de variantes la disposition de celles-ci devient malaisée ; on ne les met plus dans un ordre régulier, on accumule les chances d'erreur.

Le grand Karl Bartsch lui-même, dans la suite de la lettre, n'est pas dispensé de ce reproche ! On imagine donc, encore une fois, que les bons éditeurs se comptaient sans doute, pour Paul Meyer, sur les doigts d'une main, et Bédier se retrouve cette fois-ci en assez bonne compagnie.

Cela dit, la leçon est toujours actuelle : combien d'éditeurs d'aujourd'hui se retrouvent embarrassés dans les choix des variantes qu'ils donnent, évitant rarement les deux extrêmes de la pléthore et de l'indigence ? Admettons-le : la philologie de Paul Meyer est encore la nôtre.

Une autre allusion révélatrice de Meyer sur Bédier se lit dans la lettre du 3 août 1894 :

J'ai fait une année de cours sur la nouvelle italienne il y a dix ans. Je suis arrivé à peu près aux mêmes résultats que Bédier, ce qui m'a dégoûté, car ce sont des résultats négatifs.

C'est ici l'un des aspects les plus originaux de Bédier qui est en cause, et on constatera que la réaction de Paul Meyer ne consiste pas tout à fait à hausser les épaules. Mais alors que Bédier consacre, dans ses *Fabliaux*, près de trois cents pages à établir ses « résultats négatifs » et à en tirer des conclusions méthodologiques capitales, dont la portée a eu valeur de changement de pa-

radigme dans la question de la recherche des origines littéraires¹⁶ ; Meyer ne voit que temps perdu dans de telles recherches. De fait, au delà du savant positiviste, attaché comme de juste aux résultats « positifs », c'est bien le Paul Meyer « saturnien » qui s'exprime ici : travailler, on l'a vu, est, selon lui, déjà suffisamment pénible et peu amusant ; si en plus les résultats que l'on obtient n'apportent rien à la science, il y a vraiment de quoi se pendre !

C'est sans doute à travers ce genre de remarques que l'on peut le mieux comprendre la véritable attitude de Paul Meyer envers Joseph Bédier. La science n'est pas, pour lui, une partie de plaisir : il ne s'agit pas de jongler avec des idées, ni même – et je dirais encore moins – d'inventer de nouveaux paradigmes. En scientifique assumé, mais aussi et surtout en homme pragmatique, Paul Meyer croit à la solidité des méthodes qu'il applique et qu'il sait (ou qu'il croit¹⁷ – car c'est un orgueilleux !) posséder mieux que tout le monde. Bédier est pour lui un funambule qui compense son manque d'application philologique en se livrant à des considérations qu'il estime, lui, étrangères à la vraie science. Contrairement à ce que croyait Ferdinand Lot, Paul Meyer n'a donc sans doute jamais trouvé Bédier « timide et sans originalité », puisque c'était précisément cette originalité qui était au cœur de leur dissentiment. Et mon idée qu'il reprochait à Bédier d'écrire dans la *Revue des Deux Mondes* est peut-être même déjà trop subtile ; en réalité, il me semble plus vraisemblable que Paul Meyer ne se souciait guère que Bédier écrive dans la revue de cet « idiot¹⁸ » de Brunetière. Il a tout au plus dû se contenter de soupirer devant l'admiration (d'ailleurs relative, comme on l'a vu !) que Gaston Paris manifestait envers son disciple, empêchant à ses yeux à des philologues plus à son goût de prendre leur envol, et je dois avouer ici que, même si elle reste vraisemblable l'idée que j'ai exprimée jadis¹⁹ que Paul Meyer avait activement bloqué à Bédier l'accès à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres reste cruellement dépourvue de preuves concrètes.

Dans le seul cas où il aurait pu polémiquer directement avec Bédier, on l'a vu, Meyer s'est contenté, se jugeant sans doute lui-même trop vieux pour ce débat, d'envoyer un sien disciple au Front, avec le résultat que l'on sait. Plût donc que d'épiloguer stérilement sur de prétendus conflits, mieux vaut constater que l'on a affaire ici à deux visions inconciliables de la philologie :

¹⁶ Voir Bédier, *Les Fabliaux* (Paris : Bouillon, 1895), 45–287, et Corbellari, *Joseph Bédier*, 100–26.

¹⁷ Les éditeurs d'aujourd'hui ont tendance à être sévères avec les anciennes éditions de Paul Meyer.

¹⁸ Meyer, Lettre du 28 août 1898.

¹⁹ Voir Corbellari, *Joseph Bédier*, 35.

Paul Meyer, dans le droit fil de Renan, pense que les paradigmes de la science des anciens textes sont fixés pour l'éternité et défend l'idée d'une science purement cumulative consistant à compléter, en l'occurrence, le tableau général de la littérature du Moyen Âge en multipliant les descriptions de manuscrits, les éditions de textes et les études de détail; Bédier, tempérament au fond à sa manière plus inquiet, défend l'idée que la science doit toujours se réinventer et que les « idées générales » – auxquelles il ne faut certes pas réduire le travail philologique – sont l'instrument même de ce renouvellement.

Paul Meyer n'a fait aucune concession à Bédier, mais ce dernier en a lui-même fait bien peu à son aîné : seule, en fin de compte, l'édition du *Tristan* de Thomas témoigne d'un effort dans ce sens, que l'on peut considérer comme plus ou moins forcé, puisque Paul Meyer était l'un des commissaires du volume et que la mort de Gaston Paris en 1903, donc avant l'achèvement complet de l'entreprise (dont le deuxième tome n'allait paraître qu'en 1905) interdisait à Bédier de trop marquer son opposition au survivant des pionniers de la *Romania*. Cette édition lui offrait en même temps l'occasion de se « racheter » aux yeux de son cruel censeur... qui, on l'a vu, ne poussa guère les cris d'admiration espérés ! De fait, c'est là la seule de ses éditions critiques où Bédier s'est astreint à un effort de reconstitution résolument lachmannien dans son principe, même si la pauvreté des témoins subsistants du texte de Thomas lui permettait de quelque peu biaiser la méthode, en réorientant la restitution du texte proprement dit vers celle de son archétype narratif.

Rivalité ou dialogue de sourds ? C'est résolument vers la deuxième solution que je m'achemine dans la discussion de cette opposition exemplaire qui reste, je crois, fondatrice dans le champ de la philologie moderne. Loin d'avoir été rendue obsolète par Bédier, la conception défendue par Paul Meyer reste encore en gros celle de ce que l'on pourrait appeler, pour reprendre le concept de Kuhn, la « science normale²⁰ » en philologie. Il n'empêche que cette science serait bien terne (et Paul Meyer était le premier à le déplorer, admettant mélancoliquement l'avoir subie plutôt que choisie) si des Bédier ne venaient de temps à autre faire souffler le vent frais de leurs idées « amusantes »... et peut-être un peu plus que cela !

²⁰ Voir Thomas S. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques* (1962), trad. de l'anglais par Laure Meyer, Champs (Paris : Flammarion, 1983).